

Denis Louis De Muly

Prêtre de l'Oratoire

Entré = 1711

8^e Supérieur G^e

Né à Meaux (S. et Marne), le novembre 1692

Mort à Paris (S^t Honoré), le 9 juillet 1779

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
Pr. de l'Oratoire

Voir :

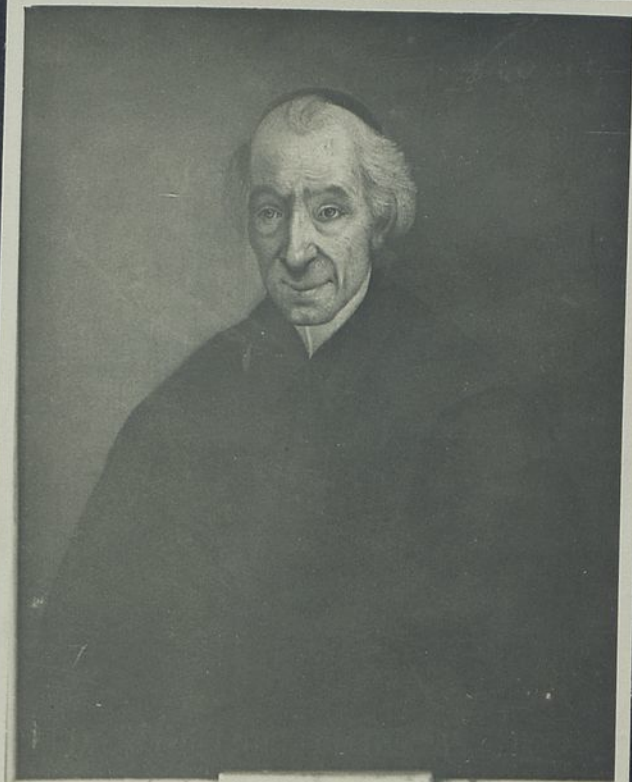
Bicais : C. II, p. 751

Douy Piolin : Histoire de l'Eglise du Mans, C. VI p. 550-552.

P. Léherpneur : article dans la revue l'Histoire

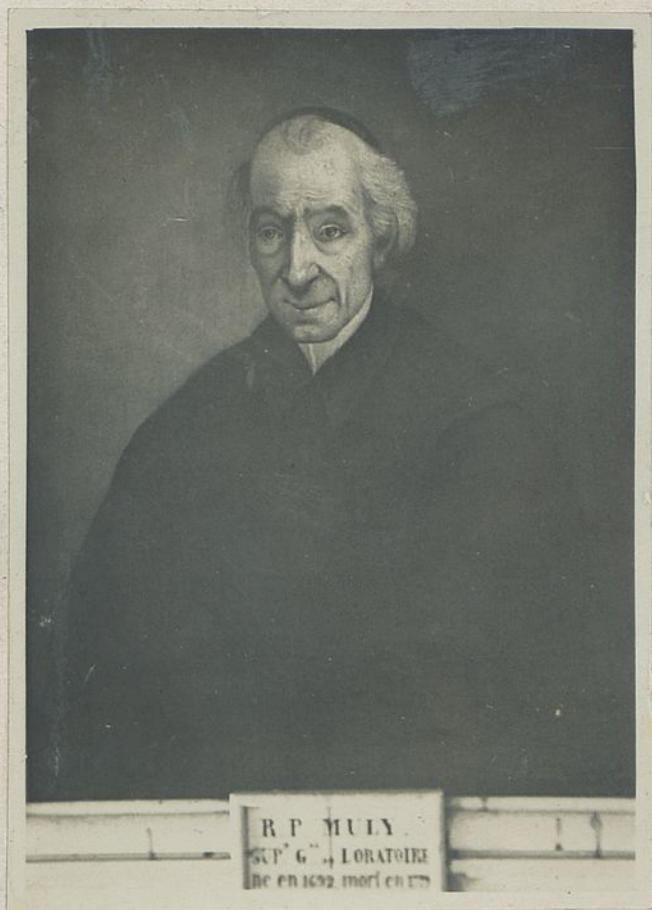
Gabaraud : Histoire de P. de Bérulle, Paris Lyon 1817, C. II, p. 303

Hannet : Histoire de l'Abbaye et du collège de Juilly. Paris, Douniol 1868, p. 309



R. P. MULY.
SUP' G^m, LORATOIRE
né en 1692, mort en 1779

Vendôme^A



Le R. P. Muly
Portrait anonyme = Lycée de Vendôme

Mully

Le Père Louis Denis Mully

<u>Listes des Assemblées</u>		
1725	Neume	Aut
1726	Institution	
1729	juilly	
1732	"	supérieur
1733	"	"
1736	Montmorency	sup
1739	"	"
1742	"	
1743	"	
1746	"	supérieur
1749	"	"
1752	"	
1755	"	
1758	"	sup
1761	"	"
1764	"	
1767	"	"
1770	"	
1775	"	
1776	Paris	sup. g ^e
1779	"	"

Nécrologe Le C. R. Père Louis Denis Mully, supérieur général de notre congrégation, mort dans la maison de Paris, le 9 juillet 1779, âgé de 87 ans, après 6 ans et 2 mois de généralat. Sa piété, son zèle, sa charité vraiment pastorale, sa vie toujours édifiante toujours sainte, 70 ans de travaux consacrés à J.C. dans la prière, dans le ministère de la parole et dans les bonnes œuvres, font les principaux traits de son éloge. Souvent irrascible du vice, il avait une charité tendre pour le pécheur qui revenait à Dieu; austère pour lui-même et s'oubliant en tout, il était tout occupé du besoin des autres, et des moyens de consoler ceux qui étaient dans la peine. Animé de l'esprit de J.C., il en parlait avec une éloquence vive et touchante, et tout retournait dans les moeurs la sainteté des vérités qu'il annonçait. Ses vertus fixèrent les regards de la Congrégation, et, comme par une inspiration divine, il fut choisi malgré son âge avancé pour le gouvernement. Lui seul s'en estimait indigne, et, s'il consentit à son élection, ce ne fut que

par soumission à la volonté de Dieu qui venait de se s'expliquer si clairement. Sa nouvelle place ne consistait qu'à faire paraître avec plus d'éclat sa profonde humilité. Peu jaloux des honneurs et des dignités, il nous annonça qu'il allait se démettre d'une charge dont il sentait tout le poids et que les infirmités dont Dieu l'affligea, un an avant sa mort, ne lui permettaient plus de porter. C'est dans ces dispositions, qu'après nous avoir édifiés par sa résignation et par sa patience, il est mort comme il avait vécu, dans la paix et la joie qu'inspirent des jours tout consacrés à la gloire de J.C. et à la charité du prochain.

MM. 612 , page , N° 442 de ma copie

Le Confrère Denis Louis Muly, laïc

Né à Meaux, 19 ans

Fils de Denis Muly, avocat au Parlement et élu à Meaux et Marie Madeleine Pressoy

Humanités à Meaux et Provins, philos à Juilly

Entré à Paris le 14 , vêtu le 31 oct. 1711

Pension : ordinaire. Entretien toujours

MM 618 p 55 N 439 =

Le Confrère Denis Louis Muly, laïc

Né à Meaux, environ 19 ans

Fils de Denis Muly, avocat au Parlement et élu à Meaux et Marie Madeleine Pressoy
humanités à Meaux et Provins, phil. à Juilly

entré à Paris le 14 reçu le 31 octobre 1711

pensions ordinaires et entretien pour toujours

Les Portraits du P. Muly

Muly

N° 219

médaillon rond dans encadrement carré avec entablement de pierre
au bas

Un legsierement femme à sa gauche en costume oratoire
finement gravé

Nous ont le cadre épais

Dans l'entablement géométrique et finissime

Dionisius Ludovicus Muly

Congreg. orat. D. J. praepositus generalis

in simplicitate cordis et sinceritate dei et
non in sapientia carnali sed in gratia

dei conversatus in hoc mundo (II Cor. I. 12)

obit die 9 julii aetatis 71 1779 octobris 87

H. 33 1/2

L. 25

Bonnet d'Anval pinxit

Elluin sculpsit

— un portrait à l'huile à Guilly.

— un portrait à l'huile au parloir du lycée de Vendôme

Le Père Louis de Muly

Huitième Supérieur Général de l'Oratoire

Le P. Louis-Denis de Muly, que l'Assemblée générale de 1773 élit comme successeur du P. de la Valette, naquit en 1692, à Meaux, d'une des familles les plus distinguées de la ville où son père exerçait la charge d'avocat au parlement.

Après avoir commencé ses humanités dans sa ville natale, il vint les terminer au collège que l'Oratoire dirigeait à Provins. Conçut-il, durant son séjour dans cette maison, le dessein d'entrer dans la congrégation qu'il y apprit à connaître? Le fait qu'en 1711, il se rendit à Juilly pour y suivre le cours de philosophie semble bien l'indiquer. En tout cas, l'année suivante, il se présenta à l'Institution de Paris où on l'accueillit avec joie.

A Juilly en effet où il avait été l'élève du P. de la Bastide qui, sous la première supériorité du P. Sauvage, y débutait alors dans l'enseignement de la philosophie (1), le jeune philosophe s'était montré, écrit Tabaraud, « l'exemple de tous ses condisciples et un sujet d'édification pour ses maîtres par sa vertu simple et modeste (2) ». On le savait « doué des plus heureuses dispositions », et son attention « à profiter de tout ce que la société de ses confrères lui offrait de bon à imiter », lui permit de les perfectionner encore, de sorte qu'il ne trompa, bien au contraire, aucune des espérances que les directeurs de l'Institution avaient, dès sa venue, fondées sur lui.

*
**

Selon les usages de la Congrégation, il enseigna d'abord les humanités dans divers collèges. D'après la liste triennale de 1723, il était, cette année là, à Beaune et ne jouissait encore que de la voix passive, ce qui suppose qu'il n'avait pas reçu la prêtrise avant 1720.

En cette année 1720, il enseignait la rhétorique à Beaune. On sait qu'elle fut attristée par la grande peste qui fit périr 40.000 habitants de Marseille. Le P. de Muly choisit ce fléau pour thème de sa harangue. Le Supérieur du Collège, à qui il l'avait

(1) G. Hamel, *Histoire de l'Abbaye et collège de Juilly*. Paris, Douniol. 1868. p. 309.

(2) Tabaraud, *Histoire de Pierre de Bérulle*, suivie d'une notice des Supérieurs généraux de cette Congrégation, Paris, Lyon 1817, t. II; p. 303.

soumise, y trouva de si beaux morceaux, dignes, à ses yeux, des grands maîtres, qu'il invita à la séance où le Père devait la prononcer, nombre des notables de la ville. Mais le professeur de rhétorique, devinant le motif de leur présence, « omit les endroits de son discours qui devaient lui attirer le plus d'applaudissements » ; « rare exemple, remarque Tabaraud, de cette humilité qui formait le fond de son caractère (1) ».

A cette humilité s'ajoutaient cette « piété profonde dont le Père accompagnait ses leçons », même quand il professait les humanités, cet « amour de la retraite » et ce « goût pour l'étude des sciences sacrées » qui le firent très tôt « juger par ses supérieurs comme un esprit du plus haut mérite, préposé à remplir dignement toutes les fonctions. »

Et de fait dès 1722, il quitta sa chaire de rhétorique pour assumer la charge de préfet du Collège ; trois ans plus tard, il devint assistant du directeur de l'Institution de Paris, fonction qui « exigeait une vertu éminente et un talent tout particulier pour discerner les dispositions des jeunes élèves de la Congrégation (2) ». En 1728, on lui confia la préfecture de l'Académie de Juilly ; et, quand il l'abandonna le 27 septembre 1730, (3), ce fut pour prendre le gouvernement de ce Collège, considéré alors comme le premier de la Congrégation.

*
**

Il ne le garda que trois ans, puisque le 2 septembre 1733, il se vit confier à la fois la direction de la Maison d'études et de théologie de Montmorency, et la cure de cette localité annexée à la résidence oratorienne.

Quarante années durant, le P. de Muly desservit la paroisse. Quant à la supériorité de la Maison, il ne la quittait, quand les règlements de la Congrégation obligeaient le P. Général à la lui enlever, que pour la reprendre dès que ces mêmes règlements permettaient qu'on l'y appelât derechef (4).

Ce que fut le curé de Montmorency, qu'on en juge par ces lignes extraites du *Nécrologe* de l'Oratoire : « Ennemi irrémissible du vice, il avait une charité tendre pour le pécheur qui revenait à Dieu. Austère pour lui-même et s'oubliant en tout, il était occupé du besoin des autres et des moyens de consoler ceux qui étaient dans la peine. Animé de l'esprit de Jésus-Christ, il en parlait avec une éloquence vive et touchante, et tout retraçait dans ses œuvres la sainteté des vérités qu'il annonçait. »

(1) (2), op. cit., p. 304.

(3) Hamel, op. cit., p. 314.

(4) Le P. de Muly est porté comme supérieur de Montmorency, sur les listes triennales de 1736, 1739, 1746, 1749, 1758, 1761 et 1767.

Qui ne reconnaîtrait là, selon l'expression de Tabaraud « le vrai modèle du pasteur accompli », du curé dont les vertus, et tout particulièrement la charité forcent l'estime des paroissiens et rendent plus persuasives encore les instructions déjà « pleines d'onction et de feu » ?

La charité du P. de Muly ne connaissait en effet « d'autres bornes que ses moyens » ; et comme il en avait de grands, puisqu'il jouissait d'un patrimoine considérable, il soulageait d'innombrables misères, d'autant plus nombreuses que, pour faire de plus larges aumônes il allait jusqu'à se dépouiller et à se priver du nécessaire.

Le moyen de s'étonner, dès lors, que Jean-Jacques Rousseau qui ne fut certes pas l'un de ses paroissiens les plus fidèles, ait eu en vénération ce prêtre si charitable, l'ait déclaré « le premier des huit véritables chrétiens qu'il avait connus dans le monde » et ait avoué que seule « la crainte de soulever le monde par sa présence » l'empêchait d'aller l'entendre avec tout l'empressement possible » ?

Aussi bien sa figure elle-même dont Tabaraud qui le connut à l'Oratoire écrit qu' « elle était celle d'un prédestiné (1) », inspirait-elle la plus profonde vénération pour sa personne.

*
**

Le P. de Muly, étranger à tout sentiment d'ambition, ne songeait qu'à consacrer à son troupeau les forces que ne lui avaient pas encore tout à fait ôtées ses 80 ans et ses infirmités, quand la mort du P. de la Valette l'arracha à sa cure pour l'élever au généralat de l'Oratoire.

Dès que l'Assemblée générale s'ouvrit le 10 Mai 1873, en présence de MM. de Dillon, archevêque de Narbonne et de Conzié, évêque d'Arras, qui y assistaient en qualité de commissaires du Roi, la grande majorité des 33 députés se prononça en faveur du P. Danglade, ancien supérieur du Collège de Lyon et assistant du général. Son inviolable attachement à la Congrégation, ainsi que son esprit de modération et de sagesse rendaient le P. Danglade digne de la confiance que lui témoignaient ses confrères ; mais, écrit Tabaraud (2), « des considérations dont il est inutile de rappeler le souvenir » l'écartèrent de la première place. Dans ces conjonctures, les vues de la majorité des députés s'accordant avec celles des commissaires du Roi, le P. de Muly, qui ne faisait même pas partie de l'Assemblée, fut, au septième scrutin, élu général par 23 voix sur 33 votants (3).

(1) op. cit., p. 307.

(2) op. cit., p. 305.

(3) Archives Nationales, M. M. 624, Annales de la Congrégation de l'Oratoire, année 1773, p. 193.

Ses vertus lui avaient attiré dès longtemps le respect de toute la Congrégation ; on le savait un « esprit modéré, sans prévention, sachant rendre justice à tous sans acception de personne (1). » capable donc d'exercer le gouvernement. Comme, par ailleurs, il remplissait depuis quarante ans le ministère dans le diocèse de Paris, « sans qu'il y eût jamais eu la moindre plainte sur sa conduite », il ne pouvait être « suspect à l'archevêque. » Ces deux considérations, toutes à son éloge, « fixèrent, dit le *Nécrologe*, les regards de la Congrégation », et le firent choisir « malgré son âge avancé ». Tabaraud assure, du reste, que « le P. de la Valette, par une espèce d'instinct, l'avait toujours considéré comme devant être son successeur (2) ».

On comprend l'étonnement dont fut frappé le curé de Montmorency à l'arrivée des trois députés, venus, le soir même de l'élection, 11 Mai, lui notifier le vote de l'Assemblée. Ses infirmités, son grand âge, conspiraient avec sa profonde humilité pour le tenir à l'écart d'un honneur dont il « s'estimait indigne (3) » et d'un fardeau qu'il jugeait accablant pour ses quatre-vingts ans. Aussi profita-t-il de la nuit pour se cacher dans un endroit éloigné de sa paroisse. Lorsqu'on l'y eut, non sans peine, découvert le lendemain matin, il fallut vaincre son extrême répugnance ; et, s'il finit par consentir à son élection, ce ne fut que par amour pour la Congrégation, quand on lui eut représenté que son bien exigeait de lui ce sacrifice, ce ne fut aussi « que par soumission à la volonté de Dieu qui venait de s'expliquer si clairement (4) ».

Le P. de Muly se rendit donc à Paris, conduit par les députés et, « se présenta à l'Assemblée avec des vêtements qui annonçaient en lui l'amour de la pauvreté (5) ». Les paroles qu'il prononça pour dire qu'il « se soumettait à la volonté de Dieu et voulait périr sous le fardeau (6), attendrirent les députés et justifièrent leur choix.

La faveur avec laquelle le Roi, informé par ses commissaires, accueillit le vote de l'Assemblée, récompensa le nouveau général de son acceptation. A la dernière session, en effet, les prélats « rapportèrent les paroles très flatteuses qu'ils avaient entendues de la bouche du Souverain à l'adresse de l'Oratoire et de son nouveau chef, et firent savoir à ce dernier que le Roi, en témoignage de sa satisfaction et de son estime, le nommait à

(1) Tabaraud, op. cit., p. 306.

(2) op. cit., p. 305.

(3) (4) *Nécrologe*.

(5) Tabaraud, op. cit. 306

(6) Archives Nationales. MM. 624., p. 193.

l'Abbaye de Dillon, au diocèse de Besançon, la seule vacante pour l'heure (1).

Si le P. de Muly se montra heureux pour l'Oratoire de cette preuve des bonnes dispositions du Roi, il n'eut pas un instant la pensée de tirer parti de ce bénéfice soit pour sa personne, soit même pour la Congrégation. Loin de là, puisque Tabaraud affirme qu'« il se donna plus de mouvement pour s'en décharger que d'autres ne s'en donnent communément pour se procurer de pareilles faveurs (2) ». Le présent royal devint même onéreux à l'Oratoire, car le Père, qui n'avait pas songé à prendre des précautions, dut dépenser de très fortes sommes pour effectuer les réparations qu'avait négligées le titulaire précédent. Ce fait montre que la nouvelle situation du Père de Muly ne servit pas seulement « à faire paraître avec plus d'éclat sa profonde humilité », comme dit le *Nécrologe*, mais aussi à manifester son absolu désintéressement.

*
**

Quatre fondations marquèrent le gouvernement du P. de Muly. Les circonstances ne le portaient certes pas à accroître le nombre des maisons, quand les sujets se faisaient plus rares ; mais il ne put, malgré qu'il en eût, rejeter toutes les offres d'évêques et de conseils communaux redoublant d'instances pour obtenir que l'Oratoire acceptât la direction des Collèges qu'avaient par force abandonné les Pères Jésuites ; il se vit donc moralement contraint de prendre ceux de Tournon, en 1776, d'Arras et de Béthune, en 1777, de Tours, en 1779.

Il dut encore, à la demande de Louis XVI, accepter la direction de trois des écoles militaires fondées en vertu de l'ordonnance royale du 28 Mars 1776. Si deux de ces écoles furent annexées aux Collèges de Vendôme et d'Effiat que dirigeait déjà l'Oratoire, la troisième, celle de Tournon, obligea la Congrégation à se charger de la direction de ce Collège où, depuis 1764 des prêtres séculiers avaient remplacé les Jésuites. Ces écoles prospérèrent, et dès 1777, le chevalier de Méralio, inspecteur, écrivait au prince de Montbarry que « zèle, talent, lumières, tout était employé de la part de MM. de l'Oratoire pour mériter la confiance du Roi (3) » et les Archives du Ministère de la Guerre témoignent que, de 1774 à 1787, les trois écoles militaires de l'Oratoire ne fournirent pas moins de 296 officiers aux armées royales (4).

(1) Archives Nationales. MM. 624, p. 193.

(2) op. cit., p. 307.

(3) Cité par Lallemand. *Histoire de l'Education dans l'Ancien Oratoire de France*, Paris 1888, p. 195.

(4) Ibid., p. 392.

Par malheur, pour assurer la marche de ces nouvelles fondations, le Régime se vit contraint d'accroître le nombre des *confrères*, ces auxiliaires laïques destinés à suppléer au nombre trop restreint des Pères. Il y avait là, comment n'en pas convenir ? « une atteinte portée à la constitution primitive qui s'altérerait sous l'invasion d'idées et de mœurs laïques (1) ». Bien loin en effet de subir l'influence bienfaisante des Pères, les Confrères, dont les rangs augmentaient sans cesse, au point que certains collègues ne comptaient que deux ou trois prêtres, exercèrent une action dissolvante que ne réussit pas à conjurer l'autorité des supérieurs et des assemblées. Des rangs de ces confrères laïques sortirent la plupart des Oratoriens dont la conduite fut si regrettable au milieu des troubles de la Révolution.

Le P. de Muly convoqua la Congrégation à deux Assemblées générales : celles de 1776 et de 1779. Il développa dans sa lettre d'indiction de la 49^{me} Assemblée (2), cette pensée si oratorienne : « Jésus-Christ est tout pour nous comme nous sommes tout pour lui ». Infirme et inactif, comme il le dit lui-même, il ne put écrire la lettre d'indiction de la 50^{me} Assemblée (3), « Vieillard plus qu'octogénaire », il lui fallut « se contenter de la dicter, d'en lire et d'en approuver l'original ». C'était son « testament spirituel ». Aussi, « renvoyait-il » ses fils « au testament divin et éternel du Père commun », les Livres Saints.

En terminant cette lettre, le P. de Muly suppliait les députés de la future Assemblée de « vouloir bien le décharger d'un fardeau qui avait toujours été au-dessus de ses forces, et que les infirmités dont Dieu l'affligeait depuis un an ne lui permettaient plus de porter ».

Depuis plusieurs mois en effet le général de l'Oratoire, frappé de paralysie, se trouvait réduit à l'inaction, et les députés allaient, quoi qu'il leur en pût coûter, se voir obligés de lui donner un successeur de son vivant. Dieu leur épargna cette peine, puisqu'il rappela à Lui le P. de Muly, le 9 juillet 1779, deux mois avant la date fixée pour l'ouverture de l'Assemblée.

Agé de 87 ans, après avoir, dit le *Nécrologe*, « consacré soixantedix ans de travaux à Jésus-Christ, dans la prière, dans le ministère de la parole et dans les bonnes œuvres », le P. Louis de Muly « mourut, comme il avait vécu, dans la paix et la joie qu'inspirent des jours voués tout entiers à la gloire de Jésus-Christ et à la charité du prochain ». Michel LEHERPEUR.

(1) Lallemand, op. cit., p. 196.

(2) Archives Nationales, MM. 604., Recueil des Circulaires des PP. Supérieurs Généraux de la Congrégation de l'Oratoire de Jésus, depuis l'année 1641, N° 58.

(3) Ibid, N° 59.

Denis Muly avocat au Parlement et élu en l'élection de Meaux
 et Marie Madeleine Brusloy

Denis Louis de Muly
 né à Meaux en 1692
 curé à l'Oratoire 1711
 général en 1779
 mort à S. Honoré 9 juillet 1779

X Muly
 mariée à
 Simon Valgion de la Grange
 conseiller au présidial de Meaux
 assiste à l'enterrement de
 P. de Muly

Philippe Muly
 né à Meaux en 1698
 procureur du roi en la maréchaussée
 élu en l'élection de Meaux
 marié à Anne Françoise Despotz
 mort à Paris 31 janvier 1762
 enterri à S. Merry

X Muly
 mariée à
 du Temple

Charles Jacques du Temple
 qui assiste à l'enterrement
 de P. de Muly

mère et tout ce qui est beau, vrai, joyeux. Le plus vrai et plus profond plaisir de l'enfant ne devrait pas être seulement de voir sa mère à côté de lui, mais de l'avoir avec lui, animant ses

(1) Comptes-rendu sténographié d'une causerie à des mères de famille. Voir la première causerie dans *Oratoriana*, avril 1936, p. 109 à 124.

Bicaïs = Notice de l'Oratoire de France

[Mus. V. Dix, C. II. p 751.
Copie de la Bib. Nle C. III. p 267.]

Denis Louis de Muly, fils d'un avocat de Meaux, vint au monde en cette ville en 1692. Il fit ses premières études à Guilly, où il fut l'élève de tout le collège et à la mi-octobre 1711 il entra dans l'Oratoire. ^{Il était} Doué des plus heureuses dispositions, qu'il perfectionna par le bon qu'il avait de profiter de ce qu'il voyait de bon et de fermer les yeux sur ce qu'il pouvait apercevoir de mauvais. Ayant été chargé d'enseigner les humanités, il les sanctifia par la piété dont il accompagnait ses études et ses leçons. Professant la rhétorique à Beaune, dans le temps de la peste de Marseille, il prit ce terrible fléau pour sujet de sa harangue. Le supérieur de la maison, à la lecture qu'il en fit, y trouva des morceaux dignes des plus grands maîtres et ne put s'empêcher d'en présenter plusieurs amis; ce qui attira une foule d'auditeurs dans la salle du collège. Mais le P. de Muly trompa leur attente. Par une humilité qui faisait le fond de son caractère, il omit précisément les endroits où il devait recueillir le plus d'éloges.

Trois ou quatre ans après il fut placé à l'Institution de Paris en qualité de Directeur. Il a été employé ensuite à Guilly et il en a été qq. temps supérieur. La retraite, la prière, l'étude des livres saints et des Pères de l'Eglise le préparèrent dans tous les emplois à remplir dignement les fonctions du saint ministère. Ayant été destiné sur la fin de 1733 à la conduite de la paroisse de Montmorency, annexée à la Congrégation, il prit le bon Pasteur pour son modèle. Disposé comme lui à donner sa vie pour ses brebis, sa charité pour elles ne s'épuisa jamais. Rempli d'un zèle vraiment apostolique, il n'épargna ni soins, ni veilles pour les conduire dans les voies du salut. On se souviendra longtemps dans la paroisse de ses instructions pleines d'ondées et de force. Jean Jacques Rousseau, qui, comme on le sait, avait fixé sa demeure à Montmorency, a dit plusieurs fois que s'il n'eût pas craint de soulever le peuple par sa présence, il aurait été l'entendre avec tout l'empressement possible. Frappé de l'éminence de ses vertus personnelles, ce célèbre philosophe fut contraint d'avouer dans son admiration: que, si la religion catholique n'avait que des ministres tels que le curé de Montmorency, on ne pourrait douter qu'elle ne fût divine (Lettre de convocation pour l'Assemblée générale de 1782). Un témoignage si peu suspect, quoique joint à une critique impuissante et sans force contre croyance, n'est-il pas à la lettre ce même témoignage que l'apôtre exige pour tout pasteur de l'Eglise de Dieu: Sublimemur habere ab his qui foris sunt (Chinother. III. 7)

A cette grande piété qui éclatait au dehors, malgré le soin qu'il prenait de n'être connu que de ses brebis et de ne connaître qu'elles, ce digne prêtre joignait une simplicité inimitable, soit dans ses manières, soit dans ses entretiens. Sa charité le porta souvent à se dépouiller et à se priver même du nécessaire pour subvenir aux besoins des malheureux. Dès sa jeunesse, il avait montré un cœur compatissant envers les pauvres. On raconte qu'étant régent à Beaune, il leur donnait jusqu'à son dernier sou et qu'un jour, en ayant rencontré un, qui manquait presque de tout, il lui avait donné les

bas, la veste et la chemise qu'il portait sur lui.

On dit qu'il paraissait si pénétré de la présence de Dieu dans la célébration des saints mystères, dans l'exercice des fonctions pastorales et dans toutes ses actions publiques et particulières que cela seul était capable de convaincre des inséparables. Son zèle pour la gloire de Dieu et le respect qu'on doit apporter dans les lieux qu'il a choisis spécialement pour en faire sa demeure sur la terre, ne lui permit jamais de fermer les yeux sur les moindres irrévérences qu'on pouvait commettre dans son église. On était si convaincu de sa fermeté à faire rendre au souverain maître ce qui lui est dû dans son temple que les étrangers, comme les gens de la paroisse, n'auraient osé y enfreindre en sa présence les règles de la modestie et de la décence chrétienne. Non moins zélé pour la conservation des bonnes mœurs, il déclara la guerre au libertinage et il eut la consolation de voir qu'il n'osait plus se montrer. Il était d'une si grande rigidité sur cet article qu'ayant trouvé dans la maison d'un des principaux habitants de la paroisse des estampes indécentes, il ne craignit pas de les briser, afin d'ôter par là tout sujet de scandale à ceux qui auraient pu les voir. Un zèle poussé trop loin est, pour l'ordinaire, plus capable d'aggraver le mal que de le faire cesser. L'action que venait de faire le P. de Muly aurait produit infailliblement cet effet, si le respect que ses vertus avaient inspiré à tout le monde pour sa personne, n'eût retenu celui qui était ainsi offensé et ne l'avait empêché de se livrer aux excès d'un ressentiment qu'il n'aurait pas manqué de faire éclater contre tout autre.

Il y avait déjà près de 40 ans que ce respectable pasteur édifiait la ville de Montmorency et il y avait tout lieu de croire qu'il finirait sa vie au milieu de son troupeau. Ses infirmités et son grand âge ne donnaient pas le plus petit soupçon qu'il pût lui être enlevé à 80 ans; mais Dieu qui avait d'autres vues sur lui, permit que l'assemblée générale de l'Oratoire, convoquée à Paris, au mois de mai 1773, le choisît, quoique absent, pour remplacer le P. de la Vallée, qui venait de mourir depuis quelques mois et qui, par une espèce d'instinct, l'avait toujours considéré, dit-on, comme devant être son successeur. On ne saurait exprimer combien le P. de Muly fut surpris et affligé en apprenant cette nouvelle. Sa modestie ne lui permettant pas l'acquiescement au choix qu'on avait fait de lui, il alla se cacher, voulant, à l'exemple des plus saints personnages, se soustraire à l'honneur qu'on lui offrait (voir la lettre citée plus haut). Sa résistance fut longue, sans fuite, sans artifice: il en fallut user au contraire pour le tirer de sa retraite. Il ne consentit à se rendre au milieu de l'assemblée que pour y donner sa démission: « Hé, qui suis-je, dit-il, pour annoncer la sagesse aux parfaits! Armentarius ego sum villicus! Mais la Providence, protectrice de la Congrégation, dont il devait être l'ange tutélaire, lui inspira le plus grand sacrifice de tous, celui de la volonté. À peine fut-il assis que, dans le saint trouble qui l'agitait encore et que n'avait pu calmer sa résignation, il protesta avec la plus profonde humilité qu'il ne se serait jamais attendu à occuper la place où il se voyait; qu'il avait plus d'un titre qui semblait devoir pour jamais l'en éloigner; mais que, puisqu'on l'y forçait, il se soumettait à l'ordre de Dieu et voulait se livrer sous le fardeau. Alors, M. Dillon, archevêque de Narbonne, l'un des commissaires du roi à l'assemblée, adressant la parole aux députés qui la composaient, leur dit: qu'ils avaient pour chef l'homme de Dieu qu'ils avaient cherché; qu'il devait

être bien consolant pour eux de se voir environnés de ses vertus, comme sans doute il était bien méritoire pour lui, après avoir passé tous ses jours dans les travaux du ministère, de consacrer sa vie même au bien et à l'amour de la Congrégation, ajoutant que ce sacrifice d'obéissance était comme le dernier acte qui mettait la sceau à toutes ses vertus. — Le reste de sa vie ne fut plus que la continuation de ce même sacrifice pour remplir les devoirs et les bienéances de sa place. Il le consuma par de longues souffrances qui n'altérèrent jamais en lui le calme extérieur, la paix du cœur, cette paix de Dieu qui surpasse toute pensée. Sous son généralat, tout s'est passé dans la congrégation d'une manière assez tranquille, si on excepte une affaire particulière, suscitée en 1774 à la maison du Mans. Cette affaire, dont on se dispense de rendre compte, et à laquelle M. de Grimaldi a donné plus de célébrité qu'elle ne méritait, a moins servi à faire connaître le prétendu zèle de ce prélat pour la sainte doctrine qu'à faire éclater l'attachement des divers ordres des citoyens de la ville du Mans pour les prêtres de l'Oratoire et la faiblesse de ceux-ci à se prêter à toutes les voies de conciliation des évêques médiateurs (M. de Reims, Narbonne, Toulouse et Langres) lesquels évêques, on le dit en passant, quelque persuadés qu'ils fussent des torts de leur confrère, n'ont pas voulu qu'il fut dit que de simples prêtres puissent avoir raison contre un prince de l'Eglise et n'ont pas craint de sacrifier les intérêts de l'Oratoire et de la vérité au ressentiment d'un prélat qui, suivant les règles de l'équité, n'aurait dû s'en prendre, tout au plus, qu'à 2 ou 3 particuliers. C'est sous le P. de Cully qu'on a acquis les collèges d'Arras, de Béthune, de Comborn, de Belzunce de Marseille et qu'on a été chargé de l'éducation d'une partie des élèves de l'école royale militaire qui ont été distribués dans les maisons de Vendôme, d'Effiat et de Comborn. Ce sont là les événements les plus remarquables qui sont arrivés durant le temps qu'il s'est trouvé à la tête de l'Oratoire.

Enfin ce vertueux général étant parvenu à un âge très avancé, fut attaqué, au mois de juin 1778, d'un accident d'apoplexie qui le rendit paralytique de tout le côté droit. Privé par cette infirmité, qui dura 13 mois, du bonheur de célébrer le saint sacrifice, il avait la consolation d'y assister et d'y participer par la sainte communion, dans la chapelle de l'infirmerie, où il se faisait transporter les dimanches et les fêtes. Il n'avait accepté, comme il a été dit, la supériorité générale que par soumission aux ordres de la Providence. Cette place, qui lui avait toujours paru un fardeau, lui pesa encore plus quand il se vit hors d'état d'en faire les fonctions. Dès lors, il lui vint de s'en débarrasser entièrement afin de pouvoir s'occuper uniquement de son salut.

Faisant tout de bon à descendre dans le rang d'inférieur, il exprima ainsi sa résolution dans la lettre circulaire qu'il adressa aux prêtres de sa congrégation en date du 25 mai 1779: « Mes R.R.P.P., j'attendais depuis longtemps avec une
« sorte d'impatience ce jour fixé par l'usage pour la convocation de nos assemblées ordinaires. J'avancerais même bien
« volontiers la tenue de la prochaine, si je ne consultais que mes desirs et mes besoins; mais je suis à vous et non à moi.
« Ce changement pourrait vous être incommode; vos emplois, vos fonctions publiques en souffriraient peut-être;
« le temps des vacances n'est sujet à aucun inconvénient; je me borne donc à indiquer l'ouverture de notre assemblée

« au 14 septembre de la présente année dans notre maison de Paris et je vous invite avec l'autant plus d'empressement
« et de joie à vous rendre auprès de nous que l'état d'infirmité et d'isolation auquel il a plu au Seigneur de vous
« réduire, me rend plus incapable que jamais d'apportement de la Congrégation. Vous en jugerez ainsi par vous-mêmes
« mes R.R.P.P., et j'espère qu'en conséquence vous voudrez bien me décharger d'un fardeau qui a toujours été au dessus de
« mes forces et que je n'avais accepté, malgré mes répuances, que par soumission à la volonté de Dieu. Elle me parut
« alors si clairement marquée que j'aurais cru me rendre coupable par une plus longue résistance, selon cette parole du
« prophète Samuel: « quoniam quasi peccatum ariolandi est, repugnare, et quasi scelus idolatriæ velle acquiescere. » Mais
« vous reconnaîtrez à votre tour, par l'état même où Dieu m'a mis et j'ose dire, dont il m'a favorisé (car n'est-ce pas une faveur
« insigne d'avoir quelque conformité avec J.C souffrant?) vous reconnaîtrez, dis-je, que le Seigneur n'exige plus de moi l'autre
« sacrifice que celui de ma vie et qu'il exige de vous que vous donniez à la Congrégation un autre chef qui ait non seulement le désir
« et la volonté de la servir, mais encore le pouvoir et la force de la faire et de remplir cette obligation indispensable, attachée à la première
« place entre les disciples de J.C, d'être le serviteur de tous: « in vobis primus... erit omnium servus. » (Marc X, 44)
« Oui, mes R.R.P.P., vous en serez convaincus, comme je le suis déjà moi-même et vous vous rendrez à mes vœux. Cette
« confiance me soulage et me fait soupirer après le moment de vous voir réunis. Celui qui a les clefs de la mort vous précèdera
« peut-être et rompra lui-même mes liens. L'intervalle de 6 mois est bien long pour un vieillard plus qu'octogénaire,
« paralytique de la moitié du corps et qui n'a plus qu'un souffle de vie. Mais, comme il est de votre prudence de prévoir le cas où
« Dieu prolongerait mon exil au-delà de l'époque fixée pour notre assemblée, il est nécessaire que vous ajoutiez aux procurations que
« vous donnerez à vos députés, le pouvoir d'élire un général, non seulement en cas de mort, comme il est d'usage, mais encore
« en cas de démission. »

Les vœux du P. Muly furent exaucés plus tôt qu'il ne le croyait. Dieu, ayant égard à sa pieuse impatience, le délivra de
tout souci. Une petite fièvre et d'autres infirmités l'ayant visiblement affaibli, il reçut le saint viatique et l'extrême-onction
le 3 juillet 1779 avec les sentiments de cette éminente piété dont il avait été animé toute sa vie et il mourut le 9 suivant, dans la 87
année de son âge, après 70 ans de congrégation et 6 ans de généralat.

Ainsi finit ce digne chef que M. de Narbonne a justement caractérisé en l'appelant un homme vraiment sacerdotal par sa candeur,
par une modestie rare et des vertus dignes des premiers siècles de l'Eglise (Actes de l'Assemblée de 1679, Session I) « la piété, son zèle,
« sa charité vraiment pastorale, sa vie toujours édifiante, toujours sainte, 70 ans de travaux consacrés à J.C. dans la prière, dans le
« ministère de la parole et dans les bonnes œuvres, sont, dit le Nérologe, les principaux traits de son éloge. Immuni irrécusable
« du vice, il avait une charité tendre pour le pécheur qui revient à Dieu; austère pour lui-même et s'oubliant en tout, il était
« tout occupé du besoin des autres et des moyens de consoler ceux qui étaient dans la peine. Animé de l'esprit de J.C, il en parlait
« avec une éloquence vive et touchante et tout retraçait dans ses moeurs la sainteté des vérités qu'il annonçait. Bonté de

11 vertus fixoient les regards de la Congrégation et comme par une inspiration divine, il fut choisi, malgré son âge avancé,
 11 pour la gouverner. Lui seul s'en estimait indigne et, s'il consentit à son élection, ce ne fut que par soumission à la volonté de
 11 Dieu qui venait de s'expliquer si clairement. La nouvelle place ne servit qu'à faire paraître avec plus d'éclat sa profonde
 11 humilité. Son jalous des honneurs et des dignités, il nous amonça qu'il allait se démettre d'une charge dont il sentait tout
 11 le poids et que les infirmités dont Dieu l'affligea, un an avant sa mort, ne lui permettaient plus de porter. C'est dans ces
 11 dispositions qu'après nous avoir édifiés par sa résignation et sa patience, il est mort, comme il avait vécu, dans la paix et la joie
 11 qu'inspirent des jours tout consacrés à la gloire de J.C et à la charité du prochain.

Deux ans avant son décès, le P. de Mully s'était démis de l'abbaye de Billon, à laquelle le roi l'avait nommé d'abord après
 son élection à la supériorité générale de l'Oratoire.

Mully

Mully

Registre des décès de la paroisse de St Merry = Décès de son frère =

Messire Philippe Mully, procureur du roi en la Marchaussée et élu en l'Election de Meaux, âgé de 64 ans,
 époux de Dame Anne Françoise Despois, décédé rue de la Verrerie, paroisse St Merry, le
 31 janvier 1762 et a été inhumé le lendemain 1 février dans la cave de ladite église.
 Présents : Denis Louis Mully, supérieur, curé de Montmorency et vicaire de la Congrégation, son frère.

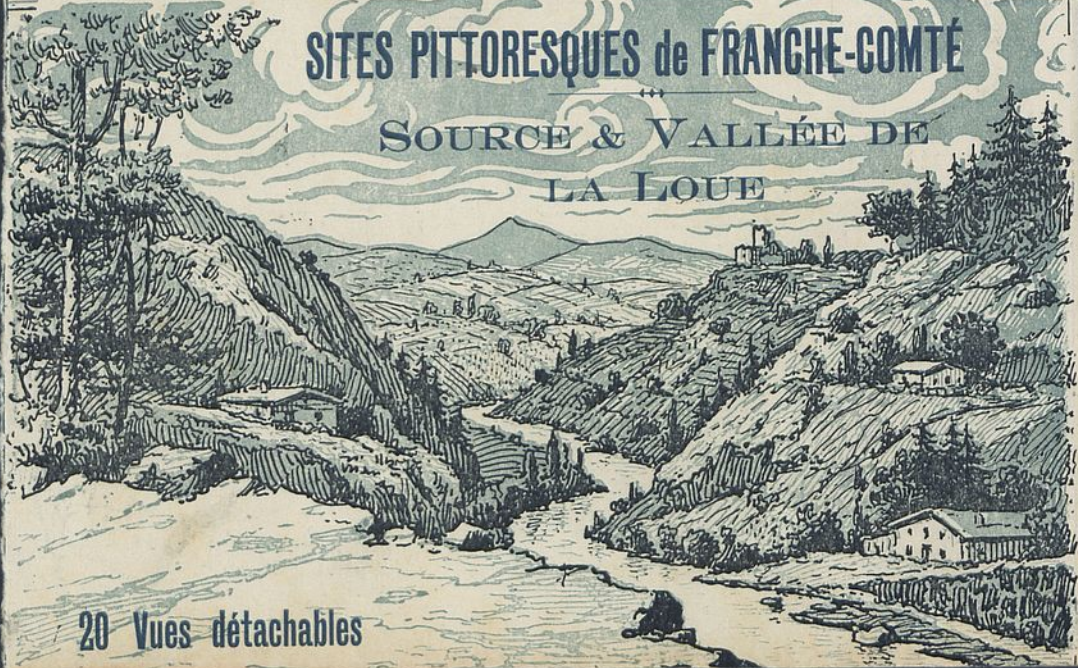
Eglise des Pères de l'Orat. rue St Honoré :

L'an 1779 et le 15 jour de juillet a été inhumé dans le chœur sous le grand autel du choeur le G. R. Père
 Denis Louis Mully, supérieur général de la Congrégation de l'Oratoire, décédé le 9 du dit mois dans
 la maison de Paris âgé de 86 ans et 8 mois. Ladite inhumation faite par moi Saurin Moisset, prêtre
 et supérieur de la maison, en présence de la communauté et de Monsieur Simon Valérien de la Granche
 conseiller au présidial de Meaux, beau frère du défunt et de Monsieur Charles Jacques du Temple, écuyer,
 notaire, qui ont signé
 Signé : Du Temple, de la Granche, Moisset, Marsille, prêtre de l'Oratoire, sacristain.

SITES PITTORESQUES de FRANCHE-COMTÉ

SOURCE & VALLÉE DE LA LOUE

20 Vues détachables



1 lettre autographe du P. J. Muly
dans Carton X
La Ciotat
Pièce 1
? la signature
paraît être
de l'entente?

Circulaire adressée à l'assemblée
du 14 sept 1776. signée Muly,
mais de la main de P. Méhault de
Bissy (alors à l'Institutum comme
professeur) -

~~Réd~~

A Versailles ce 16. May 1770

M. L'archevêque de Narbonne & M. l'évêque
D'Arras, Mes très Révérends pères, n'ont point laissé
ignorer au Roy la manière dont S^{rs} conduits
votre chapitre, la déférence qu'il a marquée
à ses intentions, ni les assurances qu'ils luy
avoient donné de la protection sous sa M^{te},
voudrois honorer votre congrégation si elle
travailleroit efficacement à se rendre utile à
la religion & à L'Etat. Elle n'a pas eu
pouvoir mieux justifier son contentement sur
ses dispositions si conformes à ses Vies, qu'en
recompensant d'abord par une gracie marquée,

L. T. R. L. Muly general de la Congregation de l'Oratoire

le choix qu'a fait le chapitre d'un homme
de votre mérite pour être le chef de la congrégation.
En conséquence, Sa M^{te} m'a ordonné de vous
faire savoir, qu'elle vient de vous nommer à
l'abbaye de Billon évêque de Bezançon la
seule qui vogue actuellement; je vous prie de
croire que si elle avait été d'un revenu plus
considérable, je l'aurais proposé au Roy pour
vous avec encore plus de plaisir. et que je
m'estime heureux d'avoir qui contribue à vous
faire obtenir une grâce qui vous est due à
si juste titre. je ne négligeray jamais aucun

Des occasions qui pourrions vous convaincre
et votre congregation, vous surtout
personnellement, d'un très Révérent pur, de
sentiment d'estime et de considération avec
lesquels je fais profession de vous honorer
très parfaitement.

Le card. de Larochefoucauld

Larochefoucauld

4
2
Messieurs.

Le Pere André nous a rendu compte de L'Interet —
que vous avez pris à la situation de notre maison. Il —
ne nous a pas laissé ignorer que la forme de vos —
Assemblées, ne vous a pas permis de reformer ^{+ clauses} certaines —
qui blessoient notre délicatesse, si nous ne connoissions
votre attachement et votre bonne volonté pour nous.
Permettre nous cependant de réclamer contre ces —
clauses qui supposeroient de notre part des engagements
que nous pourrions être capables de méconnoître —
dans la suite.



Nous n'avons rien reçu à titre Onereux. mais quelque
volontaire que soit notre desvouement à la ville de la Citas
nous n'en serons pas moins fideles à employer à son
service le peu que nous y possedons, en continuant
d'y faire enseigner les ~~Belles~~ Lettres par nos Confreres.
ainsi je n'ai garde de resvoquer les assurances que
vous en a donné. mon Predecesseur.

On vous a mis sous les yeux le tableau de notre situation.
Nos dettes absorbent presque tous nos fonds. Exigeriez-vous
que nous nous exposassions à en contracter de nouvelles? ~~Le~~
Nous avons soutenu cet établissement tant que nous
avons pu. Nous le soutenons encore par attachement pour
une ville qui nous a donné des preuves de son Estime
et du cas qu'elle faisoit de nos services. ~~Le~~ nous en auront

trop court d'en décider l'abandon dans un temps où de-
concert avec vos concitoyens, vous venez de lui procurer quelques
secours; Mais je suis obligé de vous presser que ce n'est
qu'un nouvel essai de notre part, dans l'esperance que l'on
trouvera des moyens ^{+plutôt} de pourvoir d'une manière plus efficace,
au mauvais état de cet établissement.

Je suis avec respect

Messieurs

à Paris le 17. Decembre

1774

Très-très-humble et
très-obéissant serviteur.
Melby père de l'Or

1994

j + M. 34'

lan mil sept cent soixante dix neuf le trois juillet apres
midi apres avoir rendu le matin les derniers devoirs a feu
le Reverend pere Denis Louis Ulley superieur general de notre
congregation d'au de la nuit de ce mois, nous Sauve' Moisset
superieur, Jean Jacques Allancet et Pierre Payneau du cordier
assistans du dit R. pere general, Pierre Alexandre Pierre
Duplex procureur general, Louis Dupré Econome de la maison
sommes entres dans la chambre du dit R. pere general -
le p. Duplex nous a fait lecture d'une copie du testament
du dit R. pere general a lui remise par le dit testateur,
le dit testament depose' recu par Boillot et son confrere
notaires au chatelet, le p. Duplex a ajoute' que les heritiers
du respectable deffunt ayant assiste' ce matin a ses obseques, il a
propose' a m^r. De La Grange son beaufrere l'un deux d'assister l'apres
midi avec les autres coheritiers a l'inventaire que nous comptons faire,
il a repondu qu'il ne le pouvoit, qu'il reviendrait en quelque tems avec
la procuration necessaire, pour nous donner decharge, sur quoi
nous sommes convenus que le p. Duplex instruira lesdits heritiers
qu'il ya un testament du deffunt recu par Boillot et son confrere
notaires, et qu'il sera suris au dit inventaire, jusqu'a ce qu'on ait
recu reponse desdits heritiers. fait en notre maison de la rue
St. Honore' les jours et ans que dessus.

Moisset

Allancet. Prevost Duplex Dupré. s.

Le 15 du même mois et au que dessus, nous nous sommes et soussignés
 ayant fait réflexion, à raison du vol fait depuis peu à l'un de
 nos pères, que l'argent qui peut être dans la chambre du feu
 R. père général laquelle n'est point habitée, pourrait n'être pas
 en sûreté, nous y sommes transportés pour le retirer, et le
 père supérieur nous ayant ouvert le cabinet et les tiroirs d'un
 bureau, nous avons trouvé . 1^o dans une bourse violente trente trois
 Louis et demi faisant huit cent quatre lions - - - - - 804[#]
 2^o en sac de gros écus de neuf cent lions 900
 3^o Dans un autre sac cent quatrevingt quinze lions six sols 195-6
 total dix huit cent quatre vingt dix neuf lions six sols - - - 1899-6
 dans un autre tiroir nous avons trouvé un écu de 6^{li} sols - - - - - 6-
 total - - - 1905-6

nous n'avons pas trouvé de contrats de vente ni papiers
 de famille. nous avons chargé le père procureur général de la
 susdite somme de dix huit cent cinq lions six sols

Moisset
 Mancen *duordie* Dupré.

CHAPITRE VII.

4

LE P. DE MULY.

DENIS-LOUIS DE MULY, huitième supérieur général de la Congrégation de l'Oratoire, dont la piété soutenue depuis le premier usage qu'il fit de sa raison, jusqu'à sa mort, a rendu la mémoire précieuse à tous ceux qui eurent l'avantage de le connaître, naquit à Meaux, en 1693, d'une des familles les plus distinguées de cette ville. Il reçut son éducation dans l'Académie royale de *Juilly*, où il fut l'exemple de tous ses condisciples, et un sujet d'édification pour ses maîtres par sa vertu simple et modeste. Au sortir du collège, il entra dans l'Oratoire, doué des plus heureuses dispositions qu'il perfectionna par son attention à profiter de tout ce que la société de ses confrères lui offrait de bon à imiter.

Chargé, selon l'usage, d'enseigner les humanités, il les sanctifia par la piété dont il accompagnait ses leçons. Etant professeur de rhétorique à Beaune, dans le temps de la peste de Marseille, il prit ce terrible fléau pour sujet de sa harangue. Le supérieur de la maison, y ayant trouvé des morceaux dignes des plus grands maîtres, en prévint quelques personnes de la ville ; ce qui attira une foule d'auditeurs dans la salle du collège. L'orateur jugea du motif qui lui procurait un si nombreux auditoire, et il omit les endroits de son discours qui devaient lui mériter le plus d'applaudissemens. Il trompa ainsi la curiosité



publique par un rare exemple de cette humilité qui formait le fond de son caractère.

La retraite, la prière, l'étude des livres saints et des Pères de l'Eglise, le préparèrent à remplir dignement toutes les fonctions qui pouvaient lui être confiées. Considéré dès ce temps-là comme un sujet du plus grand mérite, il fut d'abord supérieur de Juilly, regardé comme le premier collège de la Congrégation, et ensuite de l'Institution de Paris, emploi qui exigeait une vertu éminente et un talent particulier pour discerner les dispositions des jeunes élèves de la Congrégation.

Au sortir de l'Institution, le P. de Muly fut nommé à la cure de Montmorency, annexée à l'Oratoire; et pendant près de quarante ans qu'il la desservit, il fit l'admiration de ses paroissiens par ses vertus et ses travaux apostoliques. Ses instructions, pleines d'onction et de force, ont laissé dans leur souvenir des traces profondes qui se conservent encore dans cette paroisse, où il est cité comme le vrai modèle d'un pasteur accompli.

Jean-Jacques Rousseau, qui avait fixé sa demeure à Montmorency, a dit plusieurs fois que s'il n'eût pas craint de soulever le peuple par sa présence, il aurait été l'entendre avec tout l'empressement possible. Il ajoutait qu'il n'avait connu dans le monde que huit véritables Chrétiens, et que le P. Muly était le premier de ce petit nombre, tant la piété de ce digne pasteur faisait d'impression sur ceux-mêmes qui paraissaient le moins susceptibles d'un pareil sentiment.

Le P. de Muly joignait à toutes ses vertus pastorales une simplicité inimitable, soit dans ses manières, soit dans ses entretiens, et une charité qui ne trouvait en lui d'autres bornes que celles de ses moyens. Son patrimoine,



qui était assez considérable, le mettait à portée de soulager les pauvres, et il l'employait à cette bonne œuvre sans aucune réserve. Sa charité le porta souvent à se dépouiller, à se priver même du nécessaire, pour subvenir aux besoins des malheureux.

Ce digne pasteur, étranger à tout sentiment d'ambition, croyait terminer ses jours au milieu de son troupeau chéri; et il ne s'attendait nullement à se voir obligé de descendre de sa montagne, pour être placé à la tête de la Congrégation, à cause de son grand âge et de ses infirmités, lorsqu'il y fut appelé par les vœux de ses confrères dans une circonstance où l'intérêt du corps exigeait de sa part ce sacrifice qu'il ne fit pas sans beaucoup de résistance.

Après la mort du P. de La Valette, l'assemblée générale, convoquée en 1775, pour lui donner un successeur, se trouva divisée en deux parties. Le vœu de la très-grande majorité était pour le P. Danglade, assistant et ancien supérieur du collège de Lyon. Il en était digne par son inviolable attachement pour la Congrégation, et par son esprit de modération et de sagesse qui convenait parfaitement à un corps où la liberté des opinions qui n'intéressent point la foi, formait une des plus précieuses prérogatives de sa constitution. Mais des considérations dont il est inutile de retracer ici le souvenir, l'écartèrent de cette place. Dans ces circonstances, les vues de paix et de conciliation que manifestèrent M. de Dillon, archevêque de Narbonne, et M. de Conzié, évêque d'Arras, commissaires du Roi, se trouvant en harmonie avec celles du plus grand nombre des membres de l'assemblée, on jeta les yeux sur le P. de Muly, que le P. de La Valette, par une espèce d'instinct, avait toujours considéré comme devant être son successeur. D'un côté, il ne pouvait être

suspect à M. l'archevêque de Paris, parce qu'il exerçait depuis quarante ans le ministère pastoral dans son diocèse, sans qu'il y eût jamais eu la moindre plainte sur sa conduite. D'un autre côté, il était respecté dans toute la Congrégation pour ses vertus. C'était d'ailleurs un esprit modéré, sans prévention, sachant rendre justice à tous sans acception de personnes.

De sérieuses réflexions sur son grand âge et ses infirmités firent craindre qu'on ne pût le déterminer à subir le fardeau qui lui était imposé. On députa dès le jour même trois membres de l'assemblée, pour lui notifier son élection, et tâcher de l'amener à Paris. A la première proposition qu'on lui en fit, il se déroba aux empressemens des députés, et profita de la nuit pour aller se cacher dans un lieu écarté, à l'extrémité de sa paroisse. Ce ne fut qu'après de longues recherches qu'on parvint à découvrir sa retraite. Là, s'engagea un nouveau combat entre son extrême répugnance et le vœu de ses confrères. Mais on lui représenta si fortement que le bien de la Congrégation exigeait de lui ce sacrifice, qu'enfin il céda à cette considération. Il se présenta dans l'assemblée avec des vêtemens qui annonçaient en lui l'amour de la pauvreté. Les deux prélats commissaires le comblèrent de caresses. Le discours qu'il prononça en cette occasion, attendrit tous ceux qui étaient présens, et justifia parfaitement le choix qu'on avait fait de sa personne.

M. l'archevêque de Narbonne et M. l'évêque d'Arras étant allés rendre compte au Roi du succès de leur commission, parlèrent honorablement à S. M. de l'Oratoire, l'assurant qu'ils n'avaient trouvé dans l'assemblée que de la décence, de l'honnêteté, de la simplicité, de la candeur : éloge qu'ils répétèrent depuis partout dans

Paris. Sur le récit avantageux qu'ils firent à Louis XV, des vertus et du zèle du nouveau général, ce prince le nomma à l'abbaye de Billon, au diocèse de Besançon. Le P. de Muly se donna plus de mouvemens pour se décharger de ce bénéfice, que d'autres ne s'en donnent communément pour se procurer de pareilles faveurs. Du reste, ce présent devint extrêmement à charge à la Congrégation, parce que le P. de Muly ayant manqué de prendre les précautions nécessaires contre la voracité des Economats, il en coûta des sommes immenses pour les réparations négligées par le titulaire précédent.

Après avoir gouverné la Congrégation pendant six ans, il fut frappé d'une paralysie de plusieurs mois, durant lesquels il ne cessa de donner à tous ceux qui l'approchaient, le spectacle des plus édifiantes dispositions à la mort; et il termina sa carrière le 9 juillet 1779, âgé de quatre-vingt-sept ans. Sa figure était celle d'un prédestiné qui inspirait la plus profonde vénération pour sa personne. « Sa piété, son zèle, sa charité vraiment
« pastorale, sa vie toujours édifiante, toujours sainte,
« soixante-dix ans de travaux consacrés à Jésus-Christ,
« dans la prière, dans le ministère de la parole et dans
« les bonnes œuvres, sont les principaux traits de son
« éloge. Ennemi irréconciliable du vice, il avait une
« charité tendre pour le pécheur qui revenait à Dieu.
« Austère pour lui-même, et s'oubliant en tout, il
« était occupé du besoin des autres, et des moyens de
« consoler ceux qui étaient dans la peine. Animé de l'es-
« prit de Jésus-Christ, il en parlait avec une éloquence
« vive et touchante; et tout retraçait dans ses mœurs la
« sainteté des vérités qu'il annonçait. Tant de vertus
« fixèrent les regards de la Congrégation; et, comme par

« une inspiration divine, il fut choisi malgré son âge
« avancé, pour la gouverner. Lui seul s'en estimait in-
« digne ; et s'il consentit à son élection, ce ne fut que par
« soumission à la volonté de Dieu, qui venait de s'expli-
« quer si clairement. Sa nouvelle place ne servit qu'à
« faire paraître avec plus d'éclat sa profonde humilité.
« Peu jaloux des honneurs et des dignités, il nous
« annonça qu'il allait se démettre d'une charge dont il
« sentait tout le poids, et que les infirmités, dont Dieu
« l'affligea un an avant sa mort, ne lui permettaient plus
« de porter. C'est dans ces dispositions, qu'après nous
« avoir édifiés par sa résignation et par sa patience, il est
« mort, comme il avait vécu, dans la paix et la joie
« qu'inspirent des jours tout consacrés à la gloire de
« Jésus-Christ et à la charité du prochain. » (*Nécrologe
de l'Oratoire.*)

Labarand

II. 303

P. de Muly.

né à Meaux - 1693.

Élevé à Guilly.

Plus tard, Supérieur de Guilly, puis
de la maison d'Institution.

Cure de Montmorency.

pendant 40 ans -

(Le nombre des 8 véritables chrétiens
que J. J. Rousseau disait avoir connus) 304

Assemblée g^{de} de 1773. -

Le vœu de la très-grande majorité
était pour le S. Danguade - assistant

à l'ancien Supérieur de Lyon -

Carte (probabl^{mt} par les Conmissaires
Royaux)

Élection du S. de Muly.

Gouverne la Congrégation

Six Ans -

Sa mort. 9 Juillet 1773
à 87 ans. Son

éloge dans le
Nécrologe de l'Oratoire 308.